

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 19 ET DIMANCHE 20 SEPTEMBRE 2015



Michel Biron, professeur de littérature et essayiste québécois

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

De Saint-Denys Garneau tenté par le désert

MICHEL LAPIERRE

En 1938, Hector de Saint-Denys Garneau (1912-1943) se voit comme un «mauvais pauvre», qui, obsédé par son imposture, se dépouille même de ses os, au nom d'«une exigence verticale». Il ne lui reste que l'épine dorsale. «Il sera réduit à ce seul tronc vertical, franchement nu». Ce sera «sa dernière expression», la seule qui ne contient pas de mensonge. Pour écrire la première véritable biographie du poète, Michel Biron ne pouvait trouver de meilleur aiguillon.

En relatant des détails frappants, il souligne, dans l'ouvrage très révélateur, que Garneau fut extrêmement déçu de l'accueil peu enthousiaste que la critique québécoise réserva, en 1937, à son recueil *Regards et jeux dans l'espace*, au point de déclarer: «Je n'aime plus écrire.» Pourtant, en 1954, onze ans après sa mort prématurée, le grand critique européen Albert Béguin publia, dans la revue parisienne *Esprit*, un article qui témoigna d'une profonde compréhension du poète montréalais.

Jamais une voix influente du Vieux Continent n'exprimera une telle admiration pour un écrivain québécois. Béguin

explique qu'il arrive à Garneau d'atteindre «à une simplicité immédiate si pure qu'elle fait songer aux ultimes poèmes de Hölderlin», ceux où «il n'y a plus que des paroles pauvres, presque nulles, d'autant plus émouvantes qu'elles ne doivent rien à l'artifice». Il insiste sur «ce ton si rare, qu'on ne trouve que chez les plus grands, et là même de façon exceptionnelle».

Soustraire, simplifier

Biron me précise: «Albert Béguin avait été ébloui par la force du texte Le mauvais pauvre, tiré du journal de Garneau, un des textes les plus saisissants de la littérature québécoise, dans lequel le personnage du «mauvais pauvre» a l'idée de se débarrasser de tout ce qui n'est pas lui: il ne possède rien, mais c'est encore trop, et il va donc pousser la logique de la dépossession jusqu'au bout. Il va se dépouiller de son apparence, de sa chair, de son visage pour ne garder que l'essence de l'être vivant.»

Séduit par l'élan vertical de cette purification intérieure, le biographe poursuit: «Ce texte magnifique, un étranger comme Béguin, grand lecteur de poésie moderne, a été le premier à en saisir la beauté et l'originalité. Il y a vu une démarche créatrice unique qui consiste à soustraire plutôt qu'à additionner, à simplifier plutôt qu'à amplifier.»



ARCHIVES LE DEVOIR

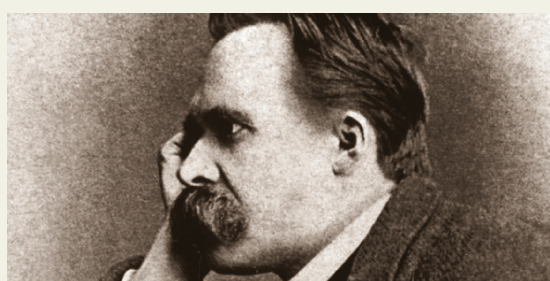
Garneau, arrière-petit-fils de l'écrivain et historien François-Xavier Garneau par son père et descendant de la famille seigneuriale Juchereau Duchesnay par sa mère, Hermine Prévost, s'est démarqué de la lourdeur du passé littéraire canadien-français. Dans *Regards et jeux dans l'espace*, le poète, né à Montréal et vivant souvent à Westmount, affirme: «Je ne suis pas bien du tout assis dans cette chaise / Et mon père malade est un fauteuil où l'on reste / Inmanquablement je m'endors et j'y meurs.»

A Sainte-Catherine-de-Fossambault, près de Québec, autour du manoir Juche-

reau-Duchesnay, acquis par sa mère, il avait côtoyé un critique, son cousin éloigné par alliance, Maurice Hébert, père de la future poète et romancière Anne Hébert, descendante, elle aussi par sa mère, des seigneurs de l'endroit. Mais, comme le note Biron dans son livre, ils appartenaient, en ce qui concerne le goût littéraire, «à des mondes incompatibles».

Le biographe trouve les formules les plus appropriées pour décrire la singularité du poète. Il estime que Garneau «s'éloigne

VOIR PAGE F 4 : DÉSERT

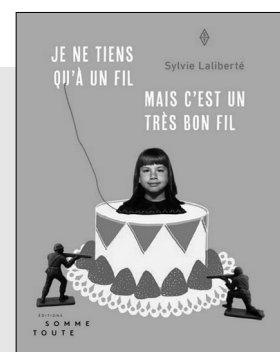


VLB, Beauchemin et Friedrich Nietzsche
Page F 3



Le **TDAH** est-il une maladie sociale?
Page F 5

LA VITRINE



ROMAN

**JE NE TIENS QU'À UN FIL
MAIS C'EST UN TRÈS LONG FIL**
Sylvie Laliberté
Somme toute
Montréal, 2015, 152 pages

Quelle brise rafraîchissante que le dernier livre de Sylvie Laliberté, après *Je suis formidable, mais ça ne dure jamais très longtemps* et *Quand j'étais italienne* (400 coups, 2013 et Somme toute, 2013). Le titre révèle le ton candide que nous réserve l'artiste montréalaise. Dans ce troisième roman, elle remonte le cours de sa vie, dans une quotidienneté qui pourrait être la nôtre. L'enfance, la rencontre avec ces adultes chargés de notre éducation et qui essaient de faire entrer les petits êtres créatifs dans un moule («*La maîtresse avait organisé un concours de textes libres. J'avais écrit à propos de l'importance des poignées de porte. La classe a voté pour mon texte, qui était très libre. La maîtresse a décrété que cette composition ne pouvait pas gagner le premier prix, parce qu'il était impossible que le sujet d'un texte soit les poignées de porte. Cette fois-là, j'avais onze ans, et j'ai commencé à m'inquiéter à propos des idées. Celles qu'on a le droit d'avoir, et les autres*»). Elle se remémore ses réflexions de jeune adulte («*Chaque jour, je dois faire cette chose très difficile qui est de faire ce que j'aime. Il est tellement plus facile de faire ce que les autres aiment*»), et fréquente la vieillesse lors des visites qu'elle rend à son père à la résidence de personnes âgées. La voix unique, sensible, à la fois légère et percutante de Sylvie Laliberté se faufile jusque dans ses «*citations visuelles*» (ses propres photographies mettant en scène soldats de plastique, livres et des objets glanés dans ses armoires). Si *Je ne tiens qu'à un fil...* se lit d'un trait, c'est pour mieux s'y replonger. Car il est un peu comme cette invitante couverture qu'on laisse traîner sur le divan, histoire d'avoir du réconfort à portée de main quand la vie devient trop froide.

Émilie Folie-Boivin



ROMAN

LE GRAND GALOP
Marie-Noëlle Gagnon
Québec Amérique
Montréal, 2015, 152 pages

Histoire de rupture à la tonalité de fable, *Le grand galop*, deuxième roman de Marie-Noëlle Gagnon (*L'hiver retrouvé*, Triptyque, 2009), suit la piste des désenchantements amoureux au cœur d'une géographie brouillée. Une jeune femme qui se croyait née pour autre chose cherche à conjuguer son désir «*propre, doux, ennuyant*» pour l'homme de sa vie à son besoin de sauvagerie et de nouveauté. Or, quand elle découvre que son mari la trompe et qu'il la quitte, forcée de retourner dans le giron de sa mère dépressive, la narratrice se sert de son imagination galopante pour engourdir la souffrance liée à cet «*impensable malheur*», incapable de faire la part entre ses fantasmes et ses souvenirs. Des pages désincarnées où la forme écrase un peu tout le reste, qui n'a pas la même force. Un amour qui s'éteint, une rupture difficile qui nous renvoie à notre «*incommensurable banalité*», la vie qui ne remplit pas toutes ses promesses? Un court roman qui n'arrive pas vraiment à dépasser l'exploration poétique d'une catastrophe intime somme toute banale.

Christian Desmeules



Maxime Olivier Moutier décide à 37 ans de faire un retour aux études en s'inscrivant au Certificat en histoire de l'art.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Maxime Olivier Moutier, en performance

CHRISTIAN DESMEULES

Professeur d'*anatomie alternative* dans une université de Perth, un artiste australien s'est fait pousser une oreille sur l'avant-bras gauche il y a quelques années. Il annonçait récemment vouloir y implanter un micro et le brancher à Internet. Pour le bonheur de tous.

Accoucher ou perdre sa virginité en public dans une galerie d'art? Passer deux semaines dans le ventre d'un ours empaillé? Faire comme Zhu Yu, cet artiste chinois qui en 2000 se serait filmé en train de manger un fœtus humain volé dans une faculté de médecine? On nage entre les eaux troubles de la fiction et de la réalité.

Maxime Olivier Moutier ne va pas jusqu'à se faire greffer une troisième oreille pour faire entendre le vide qui nous entoure. Il poursuit son discours sur la société contemporaine, se faisant le révélateur de nos insatisfactions, de nos velléités, de nos envies stériles, de notre recherche d'un bonheur peut-être impossible.

Les trois modes de conservation des viandes et *Scellé plombé* (Marchand de feuilles, 2011 et 2013) exploraient déjà dans ce sens nos faillites intimes. Il se met cette fois lui-même en jeu au cœur d'une autofiction en trompe-l'œil, *Journal d'un étudiant en histoire de l'art*.

Parce que sa vie l'ennuie, Maxime Olivier Moutier dé-

cide à 37 ans de faire un retour aux études. Ce père de trois enfants, écrivain et psychanalyste, s'inscrit au Certificat en histoire de l'art de l'UQAM. Pour ne pas se dessécher, cet homme qui cherche encore sa place — «*même après avoir publié six livres de littérature québécoise contemporaine*» — s'enfonce dans les régions humides de l'art contemporain.

Personnage de fiction

Un avertissement: Maxime Olivier Moutier est un personnage de fiction. Et si toute ressemblance avec des personnes ou des événements réels n'est absolument pas fortuite, *Journal d'un étudiant en histoire de l'art* se présente avant toute chose comme un roman.

Accablé par les absences répétées de sa femme, qu'un emploi intéressant («*intéressant pour elle*») oblige à voyager régulièrement à l'étranger, Moutier porte le poids du quotidien sur ses épaules.

«*Je tente de trouver dans l'art une sorte de refuge. Je vais à l'université pour me soustraire à l'ennui, pour faire autre chose qu'attendre le retour de ma femme ou que de patienter pendant que mes enfants font leurs devoirs. J'ai besoin de stimulation, de me retrouver parmi des gens qui ne sont pas encore morts, et d'apprendre des choses.*»

Seul à la maison en train de changer des couches ou de préparer des lunchs, il voit sa vie transformée par la lecture

de *l'Histoire de l'art* d'Ernst Gombrich (Phaidon). Mieux encore, celle d'un livre de Tony Godfrey sur l'art conceptuel le réconcilie avec l'humanité.

Une histoire de la destruction

Entre les sandwiches à 4,25\$ de la cafétéria de l'UQAM et les pichets de bière, les votes de grève, ses lamentations conjugales et son fantasme d'enseigner l'histoire de l'art au collégial, le narrateur y fait la rencontre de Prunella, une jeune étudiante aussi perdue que lui. D'une salle de cours à un bosquet de sapins du cégep du Vieux-Montréal, une aventure va peu à peu basculer dans la folie et la violence.

Le 14 juin 2009, il note: «*Je choisis de me jeter dans l'histoire de l'art parce qu'il s'agit d'abord et avant tout de me jeter quelque part. Mon mariage est un fiasco.*» Quelques jours plus tard: «*Terminé les 424 pages de L'art paléochrétien et byzantin. J'ai appris au moins 277 nouvelles choses.*» Il en retient une en particulier: l'histoire de l'art est une histoire de destruction.

Et tandis que la monocléose le frappe — punition divine pour sa «*mauvaise vie*» —, que son corps se déglince et que son couple se fissure, sa quête de sens le porte vers Jeff Koons, Joseph Beuys ou Christo et Jeanne-Claude. Pour ne pas voir que l'histoire de son couple — de tout couple? — est aussi d'une certaine manière

une histoire de la destruction.

Un drôle de roman que ce *Journal d'un étudiant en histoire de l'art*, une autofiction à la fois sérieuse et ludique. L'auteur né en 1971 a réellement étudié l'histoire de l'art à l'UQAM. Malgré sa froideur clinique et certaines facilités — sa relation prévisible et superficielle avec Prunella —, Moutier a versé dans cet espace poétique qui s'affranchit souvent du réel un enthousiasme contagieux envers l'art contemporain.

Un éloge de la curiosité et un exercice littéraire qui se veut autant une critique du monde contemporain qu'un exorcisme personnel.

Maxime Olivier Moutier n'est pas écrivain. Il le répète lui-même depuis longtemps: l'uniforme est trop étroit pour lui. L'auteur de *Risible et noir* (BQ) se rêverait plutôt en artiste ou en artisan, les mains sales, donnant vie à des objets en trois dimensions. Et pourquoi pas en gourou?

Pour le moment, le costume de l'acrobate lui va bien, prêt à se mettre en danger pour l'amour de l'art. Une posture beaucoup plus rare que l'on croit.

Collaborateur
Le Devoir

**JOURNAL D'UN ÉTUDIANT
EN HISTOIRE DE L'ART**
Maxime Olivier Moutier
Marchand de feuilles
Montréal, 2015, 464 pages

32^e SALON DU LIVRE
ANCIEN DE MONTRÉAL

Eric Côté

La Photographie & le Livre

Grand choix de livres anciens et rares,
illustrés, premières éditions et belles reliures

LES 26 ET 27 SEPTEMBRE 2015

· Samedi : 12 h-18 h · Dimanche : 11 h-17 h ·

Université Concordia

1455 boulevard de Maisonneuve O
Admission 6,00\$ pour les 2 joursLE DEVOIR
LIBRE DE PENSER

ROMAN

Mauvais œil et mauvaise langue

CATHERINE LALONDE

Pan Bouyoucas avait livré l'an dernier un conte, métaphorique et inventif, *Ari et la reine de l'orge* (Allusifs, 2014). Son plus récent livre, le court roman *Le mauvais œil*, se situe cette fois davantage du côté de la fable. Esprit de village, superstition, appât du gain et ragot s'y mélangent en un Molotov toxique pour les personnages, bouillonnant.

Tout se joue dans un petit village côtier, méditerranéen, sur une île qui se délasse «*dans une mer bénie des dieux*». Un cliché touristique, pur jus bleu. On ne peut s'empêcher de penser à la Grèce, pays d'origine

«*Une à une, madame Lapis-Lazuli passa en revue les femmes qui l'avaient complimentée sur sa robe. Elle ratissa aussi sa mémoire pour repérer les femmes qui avaient logné sa robe sans dire un mot.*»

Extrait de *Le mauvais œil*

pourraient avoir», ou celle, simplement, d'un regard envieux?

«*Chez certains, écrit Bouyoucas, la hantise du mauvais œil était telle qu'ils ne parlaient jamais de leurs joies et de leurs réussites. Ainsi, les échanges prenaient l'allure d'un concert de pleureuses, car on n'y étalait que ses plaies et ses chagrins, et si on n'en avait pas, on en cale, d'un surnom, se retrouve collée avec ses 4000 porte-clés phylactères, ces gris-gris locaux pour contrer le mauvais œil, destinés essentiellement aux touristes. Pour repartir les affaires, pourquoi donc ne pas nourrir les phobies du lieu, où il est coutume de «*cracher trois fois afin de détourner l'influence néfaste que les compliments**

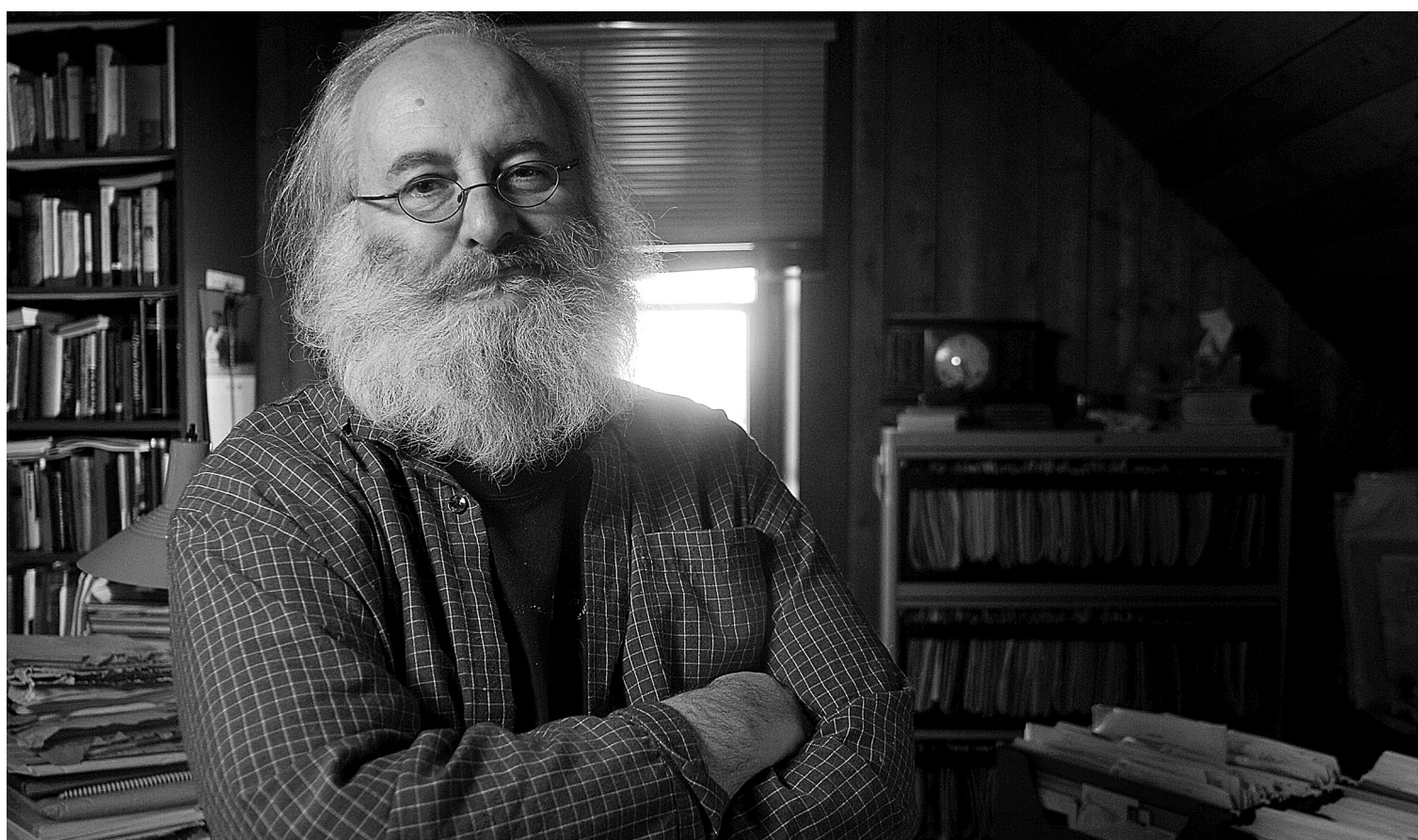
coulée la petitesse de pensée, l'ignominie, les préjugés des habitants. Ainsi que quelques beaux cas de corruption.

Si l'éditeur présente le récit comme une vision des «*conséquences de la mondialisation*», on y a vu davantage un tableau, une chorale d'une certaine bêtise humaine, contagieuse. Le livre n'est pas à marquer d'une pierre blanche dans le parcours de son auteur, mais l'écriture est vive, et les personnages véreux à souhait, jusqu'à la fin, abrupte, mais qui échappe ainsi à la morale surlignée que les fables appellent habituellement.

Le Devoir

LE MAUVAIS ŒIL
Pan Bouyoucas
Les Allusifs
Montréal, 2015, 142 pages

LITTÉRATURE



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

666. Friedrich Nietzsche de VLB est une leçon de vie et de curiosité, traversé d'une permanente réflexion sur le sens de l'écriture.

Abel et la Bête

CHRISTIAN DESMEULES



On se dit : c'est facile, il n'y a qu'à broder autour de quelques thèmes. Parler de son obsession pour la pêche au gros (Hugo, Kerouac, Melville, Ferron, Joyce), insister sur un appétit ancien pour la famille, les livres et la sexualité, rappeler sa fascination « par-devers » tout ce qui est monstrueux.

Mais toute réduction semble perdue d'avance. Cette « boîte à mots » qui s'appelle Victor-Lévy Beaulieu a ajouté une pierre à son œuvre colossale avec un autre gros livre insaisissable. Une sorte de livre-univers dans lequel il brasse encore une fois l'intime et le national, l'ici et l'ailleurs, l'essai et le roman. Où le réel et l'imaginaire se confondent.

Dans un texte de 1976, le barbu de Trois-Pistoles — qui vient tout juste de souffler ses 70 chandelles — estimait « qu'écrire n'est rien de moins que du pillage et il est important de prendre à l'autre son butin, ne serait-ce que pour se revêtir de ses mots et pour s'armer de leur puissance ». Ajoutant : « On en avait besoin et l'autre en avait besoin aussi. »

En nous livrant ce « testament autobiographique, littéraire, social et utopiste », VLB convoque et s'approprie la puissance de Friedrich Nietzsche (1844-1900), dont la vie et l'œuvre forment à ses yeux « l'un des rêves les plus étranges qui puissent se vivre, de jour comme de nuit ». Il est ici autant à son propre service qu'à celui de Nietzsche, conscient de payer ses dettes au philosophe allemand.

Titan de papier

Sans surprise, son 666. Friedrich Nietzsche est un monstre de près de 1400 pages, une créature de papier un peu difforme, dotée d'excroissances, de tentacules qui prennent la forme de digressions, de visions, d'auto-exégèse. Un échafaudage plus vaste encore que sa maison du Bas-du-Fleuve, exposée à tous les vents de l'imagination.

« Nietzsche est ce personnage

de théâtre endetté auquel on enlève une livre de chair pour chacun des ouvrages qu'il écrit; il est l'homme mutilé et ensanglanté par excellence, il est au-delà même de ce que retient la mémoire, qu'elle soit celle de l'enfance ou celle de la maturité », raconte l'écrivain le plus prolifique du Québec — une trentaine de romans, une vingtaine d'essais littéraires, des pièces de théâtre, des milliers de pages de téléromans — dans ce « dithyrambe beublique » du philosophe allemand.

Aborder l'auteur du *Gai savoir* et d'*Ainsi parlait Zarathoustra* sans connaître l'histoire de l'Allemagne ou la pensée de Martin Luther? Qu'à cela ne tienne: il étale sur sa grande table de cuisine tous les livres de Nietzsche et tous les livres qui lui ont été consacrés — et tous ceux qu'il pense avoir lus. C'est une méthode qui lui a toujours souri depuis *Pour saluer Victor Hugo* (1971).

Mais il y a un hic : VLB n'écrit plus. Il ne couvre plus au stylo-feutre bleu les piles de longues feuilles de notaire de son écriture appliquée de gauche à droite. Il est redevenu un simple lecteur. Mais lire? « Sous le prétexte d'apprendre à connaître l'autre, c'est soi-même qu'on redécouvre! »

C'est donc sous la forme d'une longue lettre adressée à Samm, cette Amérindienne qui était notamment la narratrice de son *Docteur Ferron* (Trois-Pistoles), qu'il explore et souligne, convoque les mythologies hyperboréennes et germaniques, ressuscite les Wisigoths et Wagner, réfléchit à voix haute, cite certains biographes de Nietzsche ou des paragraphes entiers de Wikipédia, avant d'ouvrir le tiroir de ses « amours malcommodes » avec quelques actrices célèbres.

Une pirouette nous ramène Abel Beauchemin, son alter ego d'encre bleue apparu dès 1969 avec *Race de monde*, visité par Calixte Bélava, l'institutrice camerounaise venue s'installer chez lui avec sa tralée d'enfants. S'y mêlent tous les fantômes du passé : frappé par la poliomyélite à 19 ans, VLB (ou Abel, on ne sait ja-

mais trop) revient sur cet épisode fondateur, de même que sur les débuts de sa carrière d'écrivain et d'éditeur, son mariage raté avec la « femme rare » qui lui a donné deux « filles sauvages ». Ses années alcooliques, la grande solitude réchauffée par les animaux et la mort récente de son bouc adoré, Will Shakespeare, son double du bord des bêtes.

Qui parle? Le réel se mêle ici à l'imaginaire, les meneries succèdent aux « voyages », culminant dans un épisode de chasse-galerie où on l'aperçoit assis dans un chariot tiré par Will Junior, son jeune bouc, survolant les toits de Turin à la recherche de Nietzsche, le gros mar-

teau de Thor à la main. Lire, c'est bien. Mais « délire » est encore mieux, semble nous dire l'écrivain.

Une pointe d'amertume

Le « pays équivoque », aujourd'hui de moins en moins équivoque, de plus en plus perdu dans la brume, VLB l'appelle dans ce gros livre un peu brouillon le « pays-qui-n'est-toujours-pas ». À propos de la question nationale québécoise, l'amertume le gagne. Et comme pour conjurer sa propre souffrance, il lève les yeux vers ailleurs, le mythe ne suffit plus : « J'ai longtemps pensé que la mythologie pou-

vait être, non pas un passé déterminant, mais un possible devenir. J'ai longtemps pensé aussi que si je faisais de ma vie le corps et l'esprit de l'écriture, l'épopée serait pour ainsi dire forcée de venir au monde de la volonté de puissance. »

Est-ce pour autant la vraie fin de *La vraie saga des Beauchemin*? Le cycle annoncé au début des années 70, constitué entre autres de titres plus récents comme *James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots, Antiterre* (tous deux chez Trois-Pistoles) et *Bibi* (Grasset), ressemble de plus en plus à un univers en expansion.

Ce 666. Friedrich Nietzsche est aussi une leçon de vie et de curiosité, traversé d'une permanente réflexion sur le sens de l'écriture, qui « n'est autre chose que la face masquée du Minotaure et que la lecture est le fil fragile d'Ariane qui y conduit. »

Près de cinquante ans plus tard, l'utopie politique et littéraire d'Abel Beauchemin confine-t-elle à un échec écrit d'avance? Spectateur d'une humanité devenue plus que jamais « barbare », transporté par sa coutumière fièvre créatrice, l'écrivain continue pourtant à ensementer le réel à pleines poignées. À quelle fin? Jusqu'à quand? Vers quels horizons? Va savoir. Va donc savoir, dirait VLB!

666
FRIEDRICH NIETZSCHE
Victor-Lévy Beaulieu
Éditions Trois-Pistoles
Trois-Pistoles, 2015, 1392 pages

SARA LAZZARONI

Veiller la braise

« À 21 ans seulement, Sara Lazzaroni prouve que son précédent roman, *Patchouli*, n'était pas qu'un coup de chance. Cette auteure possède assurément une voix, qu'elle chante brillamment à nouveau dans *Veiller la braise*, l'histoire simple, réaliste et donc hautement touchante d'un couple à qui il n'arrive rien de particulier, outre la vie dans toute sa splendeur. »

Josée-Anne Paradis, *Les libraires*

LIBRAIRIE GALERIE

ACHAT À DOMICILE 514-914-2142

Bonheur d'occasion Librairie

ESPACE LOCATIF DISPONIBLE

Fonds universitaires : Littérature, Philosophie, Sciences humaines, Pléiade

Art québécois et international Livres d'art et livres d'artiste Livres anciens avant 1800 Automatistes, Éditions Erta, Refus Global...

1317, avenue du Mont-Royal Est, Montréal Mathieu Bertrand, Libraire • 514 522-8848 • 1 888 522-8848 www.bonheuroccasion.com

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

PREMIER ROMAN

Y en aura pas de facile

DOMINIC TARDIF

Fred Proulx, 27 ans, rentre de France après que la boîte de génie-conseil pour laquelle il travaillait eut été accusée de collusion à l'international. « À l'instar de la poutine qui semblait un mélange improbable pour les touristes en visite au Québec, ma vie était un chaos pour plusieurs autour de moi », analyse-t-il au sujet la « quarter-life crisis » qui le frappe.

La comparaison alimentaire n'est pas innocente. La poutine, notre vingtenaire à la dérive connaît; il en a mangé et servi des centaines au comptoir de la cantine familiale, pendant son adolescence, à Rimouski. Avec du bacon, s'il vous plaît.

De retour à Montréal, ce chokeux chronique et autopromoué renoue avec les amis laissés derrière: Olive, oisif meilleur chum au quotidien calqué sur celui du Duce de *The Big Lebowski*; Elsa, charmante Française d'origine qui pourrait devenir sa blonde si les astres s'alignaient enfin, et Alder, coo-lissime D.J. né d'un père haïtien et d'une mère italienne. Alors, on sort le pop-corn et on savoure le premier épisode de cette prometteuse sitcom?

Ne nous emportons pas. Le quart du livre à peine franchi, Fred décide sans avertissement de s'envoler pour la Colombie. Pourquoi? Parce que, Ou, plus précisément parce que « [T]ant qu'à mener une vie instable, je ferais peut-être mieux de partir dans une vraie zone de turbulence. La Colombie n'était pas réputée facile, mais la vraie vie non plus, finalement. » Juste prédiction: y en aura pas de facile en Amérique du Sud.

Drogue: oui, oui, oui

En Colombie, Fred s'amourache d'une Néerlandaise, se lie d'amitié avec un revendeur de drogues, fume de l'opium, part en trek vers la cité perdue des Tayronas, sniffe de la cocaïne, explore la mer en plongée libre, mâche des feuilles de coca, mâche du peyotl, écluse de l'absinthe, et

alouette, péripéties parmi lesquelles sont intercalés des souvenirs d'enfance ainsi que son désastreux séjour parisien.

Ça fait beaucoup d'opiacés, beaucoup de psychotropes, beaucoup d'alcool, oui. Il y a assez de drogues pour assommer William Burroughs dans cette enfilade ininterrompue de trips, qui pourrait avoir quelque chose de sympathiquement picaresque, si tout, dans ce roman, n'était pas aussi confus, expédié à la va-vite.

Ce n'est pourtant pas l'enthousiasme ni la curiosité qui manque à Marie Eve Gosemick. Sa connaissance palpable de la Colombie qu'elle décrit aurait pu sauver cette prémisse usée jusqu'à la trame — encore un Y qui étourdit son malaise en se poussant à l'étranger et en s'abrutissant la gueule? — si quelqu'un lui avait fait la grâce d'un authentique travail d'édition.

La conjugaison assez baroque de la langue oralisante et de passé simple se dissout par ailleurs plutôt mal dans cette saute-ou flotte une pesante quantité de passages d'un didactisme aussi saoulant qu'une longue gorgée de mauvaise agardiente.

Exemple parmi tant d'autres: « Un carnaval aussi était un univers de séduction. On ne distinguait plus le vrai du faux, on mêlait les rôles. Le masque permettait d'être qui on voulait. L'individu se prenait pour l'animal, l'homme devenait femme, le maître se faisait esclave... »

Il faudra au moins remercier l'auteur de ne jamais complètement rescapé son narrateur. Pas de rédemption pour l'adultescent, stoppé en pleine course par ce qu'il attribuera au karma. Une poutine, ça se digère longtemps. Les mauvais choix de vie aussi.

Collaborateur Le Devoir

POUTINE POUR EMPORTER

Marie Eve Gosemick
Stanké
Montréal, 2015, 240 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 7 au 13 septembre 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENT (NB DE SEMAINES)

Romans québécois		
1	1967 • Tome 2 Une ingénue à l'Expo	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 1/3
2	La promesse des Gélins • Tome 2 Édouard	France Lorrain/Guy Saint-Jean 2/3
3	Un long retour	Louise Penny/Flammarion Québec 5/2
4	Des nouvelles d'une p'tite ville • Tome 3 1969, Monique	Mario Hade/Les Éditions réunies 4/2
5	La maîtresse d'école	Ismène Toussaint/Les Éditions réunies 3/4
6	Six minutes	Christine Brouillet/Druide 8/16
7	La Justicière. La finale des coupables	Marc Aubin/APothéose 7/17
8	Le retour de l'oiseau-tonnerre • Tome 3 L'enval	Anne Robillard/Wellan 6/3
9	Un homme s'il vous plaît!	India Desjardins/Michel Lafon -/1
10	La promesse des Gélins • Tome 1 Adèle	France Lorrain/Guy Saint-Jean 10/3

Romans étrangers		
1	Millénium • Tome 4 Ce qui ne me tue pas	David Lagercrantz/Actes Sud 1/3
2	Cinquante nuances de Grey par Christian	E. L. James/Lattès 2/7
3	La fille du train	Paula Hawkins/Sonatine 3/16
4	La nuit de feu	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel -/1
5	Le crime du comte Neville	Amélie Nothomb/Albin Michel -/1
6	Un si beau soleil pour mourir	James Patterson Howard Roughan/Archipel -/1
7	La boîte à musique	Mary Higgins Clark/Albin Michel 6/12
8	After • Tome 4 Le manque	Anna Todd/Homme 4/5
9	L'instant présent	Guillaume Musso/XO 5/25
10	Le choix Janson	Justin Scott/Grasset 7/5

Essais québécois		
1	Le petit Hébert. La politique canadienne expliquée à mon...	Chantal Hébert/Rogers 1/4
2	Djihad.ca. Loups solitaires, cellules dormantes et...	F. de Pierrebout V. Larouche/La Presse 2/4
3	La fabrique du djihad. Radicalisation et terrorisme au Canada	Stéphane Berthome/Édito -/1
4	Confessions d'un cassé	Pierre Lefebvre/Boréal -/1
5	Tout ce que les publicitaires ne vous disent pas	A. Granata S. Mailhiot/La Presse 3/3
6	Ma vie rouge Kubrick	Simon Roy/Boréal 6/18
7	La langue rapallée. Combattre l'insécurité linguistique...	Anne-Marie Beaudoin-Bégin/Somme toute -/1
8	Les baromètres humains	G. Brian W. Pellemans/Québec-Livres 8/2
9	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression 5/45
10	Tdah? Pour en finir avec le dopage des enfants	Jean-Claude St-Onge/Ecosociété -/1

Essais étrangers		
1	Lettres à mes petits-enfants	David Suzuki/Boréal 5/2
2	La 6e extinction. Comment l'homme détruit la vie	Elizabeth Kolbert/Guy Saint-Jean -/1
3	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?	Stephen Hawking/Odile Jacob -/1
4	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard 2/30
5	Dieu, les affaires et nous	Jean d'Ormesson/Robert Laffont 4/2
6	50 idées reçues sur l'état du monde	Pascal Boniface/Armand Colin 1/3
7	Cosmos. Brève encyclopédie du monde	Michel Onfray/Flammarion 6/4
8	Qui est Charlie? Sociologie d'une crise religieuse	Emmanuel Todd/Seuil -/1
9	Commun. Essai sur la révolution du XXIe siècle	Pierre Dardot Christian Laval/La Découverte -/1
10	L'art de la révolte. Snowden, Assange, Manning	Geoffroy de Lagasnerie/Fayard 3/2

La BTLF (Société de gestion de la Banque de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

Grandeur et misère d'une sirène

Simon Liberati rend un hommage troublé à sa femme Eva Ionesco, ex-égérie du porno infantile

GUYLAINE MASSOUTRE

Le témoignage a toujours fleuri sur le terreau du roman. Certains puristes soutiennent qu'émotions fortes et sociologie sont incompatibles; qu'il ne suffit pas d'interpeller les mœurs, la morale, la justice, la psychologie pour dire vrai. Mais ils continuent de raconter leur vie, ces auteurs convaincus que l'aventure individuelle révèle maints traits cachés du destin commun.

Simon Liberati pratique ce vieux genre à métamorphoses. Bruyant, exalté, il a choisi d'aimer des vies dramatiques, inimitables, inoubliables. D'un côté, il fait vivre le mythe, de l'autre ce que Barthes appelait « l'essence précieuse de l'individu ». Qu'on ne s'étonne pas que de tels récits pratiquent une argumentation serrée.

Dans *Eva*, Liberati peint un couple fou, celui qu'il forme avec Eva Ionesco. Texte épique des fleurs du mal, essai de réparation envers Eva, il veut émanciper son personnage vivant, aimer ce qu'elle est devenue, à partir des dérives mortelles qui lui furent infligées enfant.

Pour l'admirer, il lui fait un piédestal doré. Et son compagnonnage fervent vise moins la réflexion que l'effet d'un philtre. Entrons dans la séquence filmée d'un spectacle à effets spéciaux.

Le couple Ionesco-Liberati aborde la cinquantaine. Des expériences, ils en ont eu! On les croirait ensorcelés par le XIX^e siècle, revenant de l'en-

fer. Eva est entrée dans la vie comme dans un banquet de Pétrone, en pleine histoire scabreuse. Irina, sa mère, l'y poussa, égérie du porno, dès l'âge de six ans. Et ce qui aurait pu être esthétique se dramatisa, notamment par les procès entre la fille et la mère, et récemment entre Liberati et Irina, question d'images et d'argent.

Luxe et porno

On est aux antipodes de la relation fille et mère d'Angot. Eva, grimée en adulte stéréotypée, hypersexualisée, avant l'heure des régimes et des modes trash, a été exposée et vendue à des revues, des galeries, des particuliers avides de sexe juvénile. Ce qu'il est advenu du modèle en découle.

Comédienne, Eva a été adepte, comme Liberati, des boîtes de nuit, des cocktails délétères et des drogues. Même si Proust avait fréquenté le lieu, les Bains Douches, discothèque parisienne célèbre pour sa faune internationale, interlope, artiste et branchée, a fait sa renommée par ses nuits géantes, comme la Factory d'Andy Warhol. Tous y ont trempé.

Eva a donc connu l'état de superstarlette utopique et la décadence. Cette vedette usée mais magnifique, lorsqu'elle n'est pas folle des ivresses enlanguées, Liberati en force

l'image d'un personnage littéraire en pose, dans un portrait où il gomme les effets de chute libre, vus de trop près.

Duo scénique

Il célèbre un feu follet. Tantôt il valse sur une poésie névalienne, dans sa maison pour deux au fond des bois. Tantôt il a les yeux injectés par la fulgurance d'Eva, tel un Delacroix. Tantôt il erre à la manière de Huysmans, en fermant avec l'arcane de Gustave Moreau, la Salomé d'*A rebours* (Folio).

Le naufrage rejoint maints classiques de l'histoire littéraire. Le modèle de ce Pygmalion, c'est une icône *borderline*, malsaine, touchante et fatale: « On peut la recouvrir de fétiches, la masquer, la démantibuler sous les résilles, les mantilles, les masques, la corne, les plumes, elle demeure, inexplicable, obscure comme l'œil affolé qui perce les meilleures compositions d'Arcimboldo ou de Cindy Sherman. »

Au-delà d'Eva, à la fois respectée et possédée, toujours près d'être profanée, l'écriture nous entraîne à un rythme endiablé. Questions justes, phrases boxées, couleurs intenses, l'amour d'écrire se mêle à celui de la femme, dans l'espoir de rejoindre Edgar Poe, Baudelaire, Max Ernst, Gainsbourg

ou Marcel Schwob.

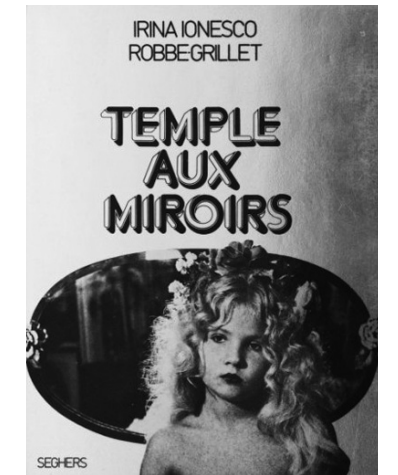
Des poupées fabriquées comme Eva sont couchées dans les pages de Pierre de Mandiargues, de Robbe-Grillet, de Klossowski, les images de Polanski, de Balthus. Liberati proteste, mais c'est ambigu. Pourquoi traiter Robert Mapplethorpe de « pornographe mondain », le ravalier aux agitateurs désinvoltes auxquels Irina est associée?

On connaît la réponse. Dans l'hyperconscience de la fragilité, il y a aussi le dispositif de déshumanisation par l'image de masse. Les images sont ce qu'on leur fait dire. Lucides et dépouillées des oripeaux de la pudeur, les lignes vertigineuses de Liberati disent le « mélange de trivialité et de féerie ». Vouloir tout prendre et ne rien choisir.

La surnaturelle Eva hypnotise, elle-même possédée par le regard masculin: « J'y suis surtout si sensible qu'il revient telle la musique d'un pianola me rappeler le peignoir Fortuny et les grosses joues d'Albertine », écrit-il. Cette élégance kitsch et sombre de cabaret plaît aux messieurs à cigares. Et c'est beaucoup au livre de son ami Jean-Jacques Schuhl, *Ingrid Caven* (Folio), récompensé par le Goncourt 2000, qu'il fait penser.

Collaboratrice
Le DevoirEVA
Simon Liberati
Stock
Paris, 2015, 278 pages

PIERRE ANDRIEU AGENCE FRANCE-PRESSE



L'écrivain Simon Liberati narre dans son roman le passé de sa conjointe Eva Ionesco, muse dans son enfance de sa mère, la photographe Irina Ionesco.

POLARS

Doublé afghan

MICHEL BÉLAIR

Terre de montagnes et de hauts plateaux forgée par les affrontements et les déchirements en tous genres, l'Afghanistan semble sous verrou, un monde frontière que tous les grands empires n'ont jamais cessé d'envahir depuis Alexandre le Grand. Inviolable barrière frôlant les sommets du monde, c'est une contrée qui se transforme souvent en tombeau pour ceux qui osent s'y attaquer...

Officiellement, la dernière guerre menée là sous l'égide de l'OTAN afin de déloger à la fois les talibans et les djihadistes de Ben Laden s'est terminée en 2014, mais des « forces spéciales » et des « sociétés militaires privées » sont toujours à l'œuvre dans le pays

de nouveau déchiré par la guérilla talibane. Deux gros romans, l'un français (*Pukhtu*, dans la Série noire de Gallimard), l'autre américain (*La quête de Wynne*, chez Gallmeister), viennent mettre en relief l'inextricable complexité de ce qui se passe dans cet enfer.

Clans et clandestins

Impossible de résumer la très complexe histoire mise en scène sur presque 700 pages par DOA — acronyme très français (!) pour « Dead On Arrival ». Tenant à la fois du suspens, de l'histoire et de la géopolitique, elle se déroule surtout dans les Federally Administered Tribal Areas, ces territoires chevauchant la frontière entre le Pakistan et l'Afghanistan, mais aussi en Afrique, en Europe et même

en Amérique du Nord. Partout toutefois, le lecteur sera aux prises avec des humains dévastés par la guerre.

C'est à partir des territoires mal définis du Waziristan et du Kurram que la mouvance talibane, s'appuyant sur une multitude de petits seigneurs de guerre, a trouvé à réinvestir peu à peu le pays tout entier. Bien loin de Kaboul et d'Islamabad, on y rencontre tout autant des petits chefs de clans mangeant à tous les râteliers et s'adonnant à tous les trafics que des moudjahidines ou des « opérateurs militaires privés » lancés à leur poursuite. C'est dans cette région que la très clandestine unité paramilitaire 6N « intervient » dès le départ et se met à dos Sher Ali Khan Zadran, un riche Pachtone plutôt indécis jusqu'à ce qu'on

touche à l'honneur (*pukhtu*) de sa famille.

On parviendra à saisir assez rapidement que les actions menées par la bande de mercenaires — Fox, Voodoo, Viper, Ghost, Tiny et tous les autres — n'ont rien de légal. Il deviendra même évident que tout ce beau monde participe de façon plus ou moins directe à un trafic international qui réussit à nourrir les belligérants des deux côtés. DOA nous raconte tout cela dans un style d'une efficacité et d'une précision chirurgicales qui donne aux événements une dimension qu'on ne leur connaissait pas. Ouf. Vivement le deuxième tome.

Western

Le roman d'Aaron Gwyn est nettement plus littéraire. Écrit

(et traduit) dans une langue magnifique, il y est aussi question d'honneur et d'engagement. Ici, l'action s'articule autour de deux pôles: d'une part, la passion d'un homme, Russell, pour les chevaux et, de l'autre, un ténébreux chef de guerre, le capitaine Gwynne, qui mène, à la tête d'un commando des forces spéciales, sa propre guérilla dans les hautes vallées afghanes.

Dans les faits, l'histoire a tout du western. Après que Russell eut risqué sa vie pour sauver un cheval des tirs croisés des combattants dans un petit village irakien, Gwynne le fait venir dans son fief, dans la province afghane du Nouristan. Il demande alors à Russell de dresser une bonne douzaine de chevaux pour qu'ils puissent travailler en mon-

tagne... et l'aider à poursuivre sa quête avec son unité d'élite, qui piste les trafiquants de drogue finançant la guérilla.

L'écriture est remarquable et réussit à dépeindre à la fois des lieux presque mythiques et des hommes transformés, pour ne pas dire défigurés, par l'ampleur de leur mission. Captivant.

Collaborateur
Le Devoir

LA QUÊTE DE WYNNE

Aaron Gwyn
Traduit de l'anglais
par François Happe
Gallmeister
Paris, 2015, 306 pages

PUKHTU

DOA
Gallimard
Paris, 2015, 675 pages

CLAUDIA GOYETTE

Portrait de femme en feu

« Pour être en feu, Alycia l'est... consumée par les feux de la passion. Et ces feux ne brûlent pas qu'elle, mais tous ceux qui ont le malheur de faire sa rencontre. Avec sarcasme et humour, Claudia Goyette raconte l'histoire d'une femme à l'imagination débridée [...] »

Yannick Ollassa, *Livresquement boulimique*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement en entreprises culturelles Québec

DÉSERT

SUITE DE LA PAGE F 1

définivement de la versification romantique ou symboliste au profit d'une écriture à la fois plus sobre, plus dépouillée, mais en même temps plus ambitieuse, qui cherche à saisir « le mystère des choses », la part d'infini qui s'offre au regard attentif.

Si novatrice soit-elle, la quête poétique du jeune homme, mort à 31 ans, selon toute vraisemblance d'une crise cardiaque, s'accompagne, chez lui, d'un catholicisme très traditionnel. Le poète joint communions fréquentes, séjours à la Trappe d'Oka, lecture d'un ouvrage de spiritualité du XV^e siècle, *L'imitation de Jésus-Christ*, à un sens aigu de la culpabilité.

L'intime, toujours

Soucieux de nuances, Biron me dit: « Au catholicisme de façade, Garneau oppose le désir d'absolu. Il n'y a aucune contradiction entre sa quête poétique et sa quête spirituelle. Dans les deux cas, il affiche la même intensité et les mêmes doutes. La poésie constitue, chez lui, une manière de transcender la réalité du monde visible. » D'ailleurs, la biographie fait ressortir un Garneau jovial, rieur, léger, blagueur, qui tranche sur le poète austère et troublé que l'œuvre peut suggérer. La spiritualité n'étouffe pas la vie quo-



GEORGES BEULLAC, COLLECTION JOCELYN-PAQUET

Le poète De Saint-Denis Garneau s'adonnait aussi à la peinture, comme sur cette photo prise près du chemin de la Côte-Sainte-Catherine, à Montréal.

tidienne du jeune homme.

Le drame se joue au tréfonds de sa vie intérieure. L'insuccès littéraire l'accentuera. La pratique religieuse conventionnelle, ainsi que les tentations charnelles, souvent en présence de femmes, ne touchent qu'en superficie l'être fragile et inquiet souffrant d'une lésion au cœur. L'ascèse paisible que le poète videra de plus en plus sera contre son moi abyssal, comme l'expriment déjà les beaux vers de 1936: « Ah! dans quel désert faut-il qu'on s'en aille / Pour mourir de soi-même tranquillement? »

Les photos de Garneau nu seul ou avec un ami également nu, prises par un autre ami, que Biron révèle dans son ouvrage en évoquant un « climat

homoérotique », surprennent compte tenu de l'époque et du milieu. Circonspect, le biographe m'avoue: « Personnellement, je ne crois pas que l'idée de l'homosexualité ait jamais effleuré l'esprit de Garneau. » Mais il cite la lettre de 1931 à André Laurendeau, futur rédacteur en chef du *Devoir*, où Garneau constate son ami en déclarant éprouver pour lui « quelque chose qui ressemble singulièrement à de l'amour ».

Quoi qu'il en soit, le poète épure tellement tout amour par son désir d'absolu qu'il écrit: « Les liens de nos étreintes tombent d'eux-mêmes / et s'en vont à la dérive sur notre couche / Qui s'étend maintenant comme un désert ».

« Le mot sexualité était tabou pour la mère de Garneau, ce qui explique sans doute pourquoi elle arracha certaines pages du journal de son fils après la mort de celui-ci »

Extrait de
De Saint-Denis Garneau

Biron affirme, à juste titre, que « l'expérience intime » atteint, chez Garneau, « une intensité qu'aucun écrivain canadien-français n'avait jusque-là exprimée avec tant de force ». Mais il ne faudrait pas oublier ce qui la rend unique: son mystère.

Collaborateur
Le Devoir

DE SAINT-DENYS GARNEAU

Michel Biron
Boréal
Montréal, 2015, 456 pages

ESSAIS

TDAH: l'hypothèse sociale

LOUIS CORNELIER



Le trouble déficitaire de l'attention avec ou sans hyperactivité (TDAH) continue de susciter le débat. C'est une bonne chose. Le sujet est important et soulève des enjeux éducatifs, médicaux, sociaux et éthiques de premier plan. Récemment, le psychiatre et psychanalyste français Patrick Landman a relancé la discussion en publiant *Tous hyperactifs?* (Albin Michel, 2015), un essai dans lequel il qualifie le TDAH de «fiction».

Ce mois-ci, au Québec, le philosophe et socio-économiste J.-Claude St-Onge, spécialisé dans la critique de l'industrie pharmaceutique, prend la balle au bond en corroborant la thèse de Landman dans *TDAH? Pour en finir avec le dopage des enfants. Jusqu'à preuve du contraire, écrit-il, le TDAH est une construction sociale.*

St-Onge, comme Landman avant lui, ne nie pas que l'inattention, l'impulsivité et l'hyperactivité existent et affectent des enfants. Il conteste toutefois l'idée selon laquelle les causes de ces comportements se trouveraient dans une pathologie du cerveau. Les enfants qui ont ces problèmes ont besoin d'aide, reconnaît le philosophe, «mais pour que l'aide soit appropriée, il faut cibler adéquatement la source du problème».

Une thèse fragile

La thèse biopsychiatrique, la plus répandue dans les rangs médicaux et dans la population, affirme que les causes du TDAH sont de nature biologique. Ce trouble serait donc essentiellement génétique, la plupart du temps héréditaire, causé par un dysfonctionnement de certains neurotransmetteurs et, par conséquent, traitable par des médicaments psychostimulants (le Ritalin, par exemple).

Les tenants de cette explication tolèrent mal la contestation et «dépeignent ceux qui refusent de considérer que le TDAH est une maladie mentale comme des obscurantistes, du même calibre que ceux qui considèrent que la Terre est plate», note St-Onge. Pourtant, les assises de cette thèse biopsychiatrique sont fragiles et appellent, au nom même de la science, une discussion plus ouverte.

St-Onge rappelle d'abord qu'il «n'existe aucune mesure ou aucun test objectif pour identifier un TDAH». La piste gé-



J.-Claude St-Onge soutient la thèse que le TDAH tient ses sources davantage dans les dysfonctionnements sociaux, économiques et scolaires que dans des problèmes biopsychiatriques.

nétique, pour le moment, n'est pas concluante, et celle du déséquilibre chimique demeure au stade de l'hypothèse. Certains affirment que le fait que la prise de psychostimulants réduise les symptômes liés au TDAH (ce que contestent des études citées par St-Onge) prouve la validité de cette dernière hypothèse. Or, réplique le philosophe, «ce

St-Onge n'exclut pas la découverte, dans l'avenir, de causes organiques dans certains cas graves d'inattention ou d'hyperactivité

n'est pas parce qu'un médicament améliore le comportement que cela nous procure la connaissance de la ou des causes». L'alcool, par exemple, aide bien des gens à combattre la timidité, mais cette dernière n'est pas causée par le manque d'alcool au cerveau.

D'autres données imposent de réfléchir plus avant: les plus jeunes enfants d'un niveau scolaire (nés juste avant la date d'admission) reçoivent plus souvent que les autres un diagnostic de TDAH, les enfants des quartiers pauvres sont plus à risque, de même que les enfants dont les parents sont séparés.

«Et si la source du problème, demande St-Onge, se trouvait plutôt dans les dysfonctionnements sociaux, économiques, scolaires?» N'est-il pas normal qu'un enfant qui a faim ou qui est troublé par la discorde qui règne entre ses parents soit

inattentif? Doit-on parler, alors, d'un problème médical ou d'un problème social?

Déculpabilisation

La thèse biopsychiatrique, évidemment, fait l'affaire de bien du monde. L'industrie pharmaceutique, qui n'épargne pas ses peines pour la faire mousser, y gagne des milliards. Les médecins, talonnés par la précédente et formés à chercher des causes organiques aux problèmes qu'on leur soumet, y trouvent une solution à leur mesure. Nulle malveillance, ici, mais déformation professionnelle. Les écoles, aux prises avec des budgets restreints, y trouvent une façon d'obtenir un peu de financement supplémentaire.

Les parents, enfin, naturellement ébranlés par les difficultés, scolaires ou autres, de leurs enfants, y trouvent une manière de se déculpabiliser. Nulle malveillance, ici, encore une fois — presque tous les parents veulent bien faire —, mais refus, souvent, de mettre en cause le contexte familial et social. Ainsi, le «pas de notre faute, c'est le cerveau» tient lieu de refuge à presque tout le monde.

St-Onge n'exclut pas la découverte, dans l'avenir, de causes organiques dans certains cas graves d'inattention ou d'hyperactivité. Pour le moment, toutefois, étant donné la fragilité de la thèse biopsychiatrique et un calcul coûts/bénéfices qu'il consi-

dère comme désavantageux quant à la prise de psychostimulants, le philosophe propose plutôt de recentrer l'attention sur les conditions sociales, «principaux déterminants de la santé», bien avant la biologie et les gènes.

Il ne s'agit pas, insiste-t-il, de culpabiliser qui que ce soit, sauf l'industrie pharmaceutique, mais d'accepter de considérer l'hypothèse sociale comme la plus pertinente dans la problématique du TDAH. Il prône donc, en ce sens, de limiter l'utilisation des psychostimulants à quelques cas graves et d'explorer, pour le reste, les interventions de type comportemental, la formation des parents, les heures de sommeil, le jeu à l'extérieur et des stratégies d'enseignement imaginatives. «La vraie prévention, souligne-t-il en terminant, consiste à sortir les gens de la pauvreté, de l'ignorance, des conditions de travail nuisibles, des environnements toxiques tant sur le plan écologique que social.»

Ironiquement, aux États-Unis, la boîte de Ritalin affiche l'avertissement suivant: «Garder hors de portée des enfants.» St-Onge, dans cet essai très solidement documenté, explique pourquoi ce serait une bonne idée de vraiment respecter cette mise en garde.

louisco@sympatico.ca

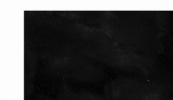
TDAH?

POUR EN FINIR AVEC LE DOPAGE DES ENFANTS
J.-Claude St-Onge
Ecosociété
Montréal, 2015, 216 pages

LA VITRINE

Ouverts à ce qui nous dépasse
Essai sur le présent vivant

Pierre Bertrand



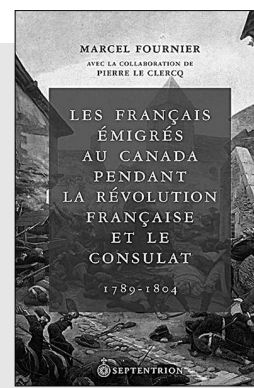
Liber

ESSAI

OUVERTS À CE QUI NOUS DÉPASSE
Pierre Bertrand
Liber
Montréal, 2015, 130 pages

Inlassablement, au rythme d'un essai annuel depuis trente ans, le philosophe Pierre Bertrand poursuit une longue méditation sur l'expérience de vivre. Convaincu que «la part d'inconnu est incommensurable», que «l'approche intellectuelle ou théorique» ne suffit pas à saisir la réalité dans son foisonnement, que l'obsession de la clarté mène au fondamentalisme, Bertrand plaide pour «la voie de l'immanence», qui consiste à cultiver une présence ouverte au monde dans toutes ses manifestations, en expérimentant notre immersion en lui et en cherchant à le dire sans la prétention de le résumer. Bertrand a sa petite musique, qu'on aimera ou non. C'est un jazz calme, teinté d'orientalisme, une sorte de yoga réflexif très répétitif. La mélodie n'est pas sans harmonie, mais finit par lasser, à la longue. Respect, malgré tout, pour cette quête philosophique sans équivalent au Québec.

Louis Cornéliier



HISTOIRE

LES FRANÇAIS ÉMIGRÉS AU CANADA PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LE CONSULAT
Marcel Fournier
Septentrion
Québec, 2015, 277 pages

La question des réfugiés politiques ne date pas d'hier. En 1794, le gouverneur Dorchester fait adopter une loi sur les étrangers afin d'enrayer l'immigration française au Bas-Canada. Cette barrière législative visant les espions et les agitateurs restera en vigueur jusqu'à la chute de Napoléon, explique Marcel Fournier dans *Les Français émigrés au Canada pendant la Révolution française et le Consulat*. L'historien n'a recensé qu'une centaine de Français établis dans la colonie en marge des troubles révolutionnaires contre 25 000 pour les États-Unis. Réfractaires à l'immigration des laïcs, les autorités coloniales britanniques sont plus accueillantes envers les prêtres réactionnaires. Le Bas-Canada en recevra une cinquantaine, ce qui représente le tiers de son clergé. «La présence de ces prêtres royalistes ne pouvait qu'alimenter auprès des populations qu'ils desservaient un sentiment favorable aux institutions britanniques et néfastes aux préceptes de la Révolution», écrit Fournier. Truffé de données statistiques, cet ouvrage plaira surtout aux chercheurs, qui y trouveront un dictionnaire des immigrants français dont le parcours a été retracé par l'auteur.

Dave Noël

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

HISTOIRE

Pensée globale

Comment aborder l'histoire à l'ère de la mondialisation, selon Serge Gruzinski

RENAUD LUSSIER

Par son approche, qui porte sur la longue durée, les interactions, les métissages, les rapports conflictuels entre les peuples et les civilisations, Serge Gruzinski montre quel rôle le passé peut jouer aujourd'hui dans un essai intitulé *L'histoire, pour quoi faire?*

La démarche de l'historien spécialiste de l'Amérique latine s'inscrit dans le courant de la *global history*, bien en vogue dans le monde anglo-saxon depuis une trentaine d'années, mais qui gagne de plus en plus en estime dans l'univers francophone. En témoigne l'élection en 2013 au Collège de France de l'éminent historien indien Sanjay Subrahmanyam, reconnu, entre autres, pour ses travaux sur l'Empire portugais d'Asie.

C'est une histoire ouverte sur le monde qui se tient loin de l'occidentalocentrisme ou de l'eurocentrisme et «l'un des plus surs moyens de faire dialoguer les passés de notre globe avec ses présents», affirme Gruzinski. Elle permet de se concentrer sur «les liens que des

sociétés nouent entre elles, sur les articulations et les ensembles qu'elles constituent, mais aussi sur la manière dont ces agencements humains, économiques, sociaux, religieux ou politiques homogénéisent le globe ou résistent au mouvement».

Et le «local» dans tout ça? Il est le point de départ de toute histoire globale qui se construit autour d'un lieu ou d'un événement précis. L'historien tentera de «dégager les fils qui le rattachent aux mondes qui l'entourent», de repousser les frontières géographiques et, bien souvent, du même coup, celles de la discipline historique. L'historien du «global» ne sent pas le besoin de respecter la périodisation traditionnelle qui a toujours eu ses limites, comme le faisait d'ailleurs remarquer le médiéviste Jacques Le Goff (*Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches?*, Seuil, 2014).

Illusion de continuité

«À vrai dire, écrit Gru-

zinski, prendre le local comme point d'ancrage de la réflexion, en faire une zone d'interface privilégiée qui répond à un environnement infiniment plus vaste, variable selon les époques, le restituer dans ses

rapports avec une multitude de réalités extérieures, parfois fort lointaines, n'est pas forcément dans nos habitudes». A quoi s'ajoutent «un besoin de sécurité, une illusion de continuité et de stabilité, l'idée d'une incomparable singularité» contre lesquels l'auteur semble vouloir mettre le lecteur en garde.

Et le problème, ce n'est pas que nos sociétés souffrent d'amnésie, avance-t-il. Au contraire, «quantité de passés nous sont constamment offerts, ou assenés, sous les formes les plus diverses et les plus inattendues», que ce soit au cinéma, dans les séries télévisées ou les jeux vidéo, sans compter les mises en scène que l'on propose dans le contexte des

commémorations de toutes sortes. L'approche globale fournirait des points de repère pour nous aider à y voir un peu plus clair parmi ces histoires qui passent «sous nos yeux et souvent à notre insu».

Ce qui est certain aux yeux de l'historien, c'est que des questions ne manqueront pas de se poser devant les changements qu'apporte la mondialisation et la peur qu'elle suscite: «Que percevons-nous de l'extension continue de nos horizons de vie? Comment apprendre à maîtriser le processus? Doit-on craindre la mondialisation et courir se réfugier derrière des croyances identitaires aux accents patriotiques ou religieux? Ou tirer profit du changement d'échelle et de la multiplication des mondes?» L'histoire semble pouvoir donner des pistes de réflexion.

Collaborateur
Le Devoir

L'HISTOIRE, POUR QUOI FAIRE?
Serge Gruzinski
Fayard
Paris, 2015, 200 pages

SUSAN DOWNE

LEMEAC

Juanita Wildrose

Traduit de l'anglais (Canada) par Marie Frankland

«L'auteure a fait de l'histoire de sa mère un combat personnel en y ajoutant d'innombrables lettres conservées [...], des photos de famille et ses propres poèmes pour reproduire, en somme, le sentiment touchant de parcourir un journal intime.»

Laila Maalouf, *La Presse*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Conseil des arts du Canada



31^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA POÉSIE

PRÉSENTÉ PAR
QUÉBECOR

POÈTES INVITÉS

PRIX DE POÉSIE

DES ROCHES, Roger
Grand Prix Québecor du Festival International de la Poésie

POIRIER, Ginette Andrée
Prix Piché de poésie de l'UQTR 2015

POIRIER, Hélène
Finaliste - Prix Piché de poésie de l'UQTR 2015

DESJARDINS, Roxane
Prix Félix-Leclerc de poésie 2015 et
Prix Émile-Nelligan 2015

LEBLANC, Georgette (N-Écosse)
Prix Félix-Antoine-Savard de poésie 2015

DULUDE, Sébastien
Prix de poésie Jean-Lafrenière/Zénob 2015

OKOUNDJI, Gabriel (Congo/France)
Prix international de poésie Antonio Viccaro 2015

1 BARANDA, María (Mexique)
Prix de poésie Jaime-Sabines/
Gatien-Lapointe 2015

TRAHAN, Michaël
Prix de poésie Alain-Grandbois 2014

FORTIN, Célyne
Prix ANEL-AQPF 2014

ACQUELIN, José
Prix de poésie du Gouverneur
général 2014

À venir
Prix de poésie Radio-Canada 2015

TRUDEL, Rosalie
BEAUMEL, Laetitia
Bourse Hector-de-Saint-Denis-
Garneau 2014

ROYER, Jean
Prix Athanase-David 2014

PEYROUSE, Anne
Prix d'innovation en
enseignement de la poésie 2015

YANG, Hannah (C-Britannique)
Prix national de poésie en
immersion française

POÈTES QUÉBÉCOIS

ATALLA, Nora (Égypte/Québec)

AZOULAY, Daphnée

BASTIEN, Pierre

BEAUREGARD D., Virginie

BERGERON, Jean-Philippe

BOUCHER, Denise

BOULANGER, Patrick

CHEVARIER, Corinne

CLOUTIER, Guy

CÔTÉ, Michel X

CROISETIÈRE, Mathieu

DELAND, Monique

DESPATIE, Stéphane

DEVAULT, Gilles

DOSTIE, Alexandre

DUMAIS, Isabelle

DUPRÉ, Louise

DUVAL, Isabelle

FORGET, Carole

GAGNON, Yves

GILL, Marie-Andrée

GOSSELIN-G., Geneviève

GOUDREAULT, David

GRIMALDI, Marie-Paule

GRUBISIC, Katia

GUERRETTE, François

HÉBERT, François

JANNETEAU, Sylvain

JULIEN, Michel

JUTEAU, Monique

LAMY, Jonathan

POÈTES QUÉBÉCOIS

LAPERRIÈRE, Marie Aude

LAVERDURE, Bertrand

LESSARD, Rosalie

LONGCHAMPS, Renaud

MARQUIS, André

MONGEAU, France

MONGRAIN, Serge

OUELLET, Marie-Belle

PLEAU, Michel

POISSON, Sylvie

POURBAIX, Joël

SIMARD, Emmanuel

SALMERON, Odélin (Cuba/Québec)

SOUAID, Carolyn Marie

TURCOT, Simon Philippe

VEILLEUX, Laurence Lola

VILLENEUVE, Marité

WATTEYNE, Nathalie

POÈTES INTERNATIONAUX

1 BECERRA SALAZAR, Manuel (Mexique)

BERTHOLOM, Louis (France)

1 CALLE, Leandro (Argentine)

CARNECI, Magda (Roumanie)

CASTAÑO, Yolanda (Espagne)

DANJOU, Chantal (France)

DESPAX, Jean-Luc (France)

1 DIALLO, Bios (Mauritanie)

DINTINJANA, Veronika (Slovénie)

FAVE, Nathalie (Sénégal)

FROLOV, Aleksandr (Russie)

1 GARCÍA QUINTERO, Felipe (Colombie)

GHARRAFI, Mohamed Miloud (France/Maroc)

1 GONZÁLEZ ARREDONDO, Verónica (Mexique)

HECQ, Dominique (Australie)

1 IPADEOLA, Tade (Nigéria)

1 KULAVKOVA, Katica (Macédoine)

LAURENT-CATRICE, Nicole (France)

LAVERGNE, Alfredo (Chili)

LINDH, Pontus (Suède)

1 MOHAMMEDI, Anissa (Algérie/France)

PONCE DE MORAES, Thiago (Brésil)

QUEVEDO ROJAS, Aleyda (Équateur)

SZPILMANN, Harry (Wallonie-Bruxelles)

TAFDRUP, Pia (Danemark)

TANYOL, Tuğrul (Turquie)

VAN DE VOORDE, Tom (Flandre-Belgique)

VARGAS DE LUNA, Javier (Mexique/Québec)

WILL, Colin (Écosse)

WOJCIESZKO, Grażyna (Pologne)

POÈTES RÉSIDANT OU AYANT ÉTÉ PUBLIÉS HORS-QUÉBEC

BÉRUBÉ, Sébastien (N.-Brunswick)

COMEAU, Fredric Gary (N.-Brunswick/Québec)

LAMONTAGNE, Sonia (Ontario)

QUEYRAS, Sina (Manitoba)

ROBERTSON, Lisa (Canada/France)

ROSE, Rachel (Colombie-Britannique)

THÉRIEN, Michel (Ontario)

TROIS-RIVIÈRES DU 2 AU 11 OCTOBRE 2015



10 JOURS • 100 POÈTES • 30 PAYS • 5 CONTINENTS
350 ACTIVITÉS • DANS LES BARS, RESTAURANTS, CAFÉS
ET GALERIES DU CENTRE-VILLE

QUELQUES INCONTURNABLES

ÉCOLE NATIONALE DE POÉSIE 2015
3, 10 et 11 octobre de 8 h 45 à 17 h
Galerie d'art du Parc
EMA Expérience métiers d'art



Photo : Christiane St-Pierre

SITUATION DE LA
POÉSIE DANS LE MONDE
3 et 4 octobre à 11 h
Maison de la culture



UN POÈTE SE RACONTE :
ENTREVUE AVEC...
Du 3 au 11 octobre à 13 h 30
Suite Soixante Galerie Bar



SPECTACLE AUTOCHTONE :
S'AGRIPPER AUX FLEURS
3 octobre à 20 h
Maison de la culture

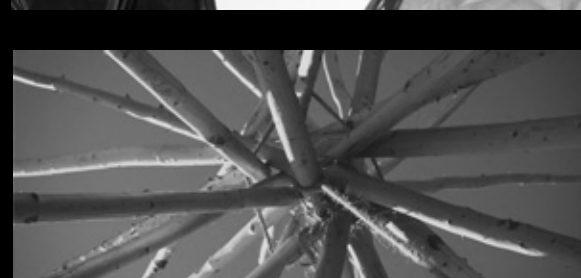


Photo : Jennifer Fontaine

ET PLUS DE 160 MOMENTS DE DÉCOUVERTES CULINAIRES & POÉSIE

Chez nos restaurateurs : Au Four à bois, Il Circo Pâtes et Passion, Le Bistro L'Ancêtre, Le Lupin, Le Manoir, Le Rouge Vin, Le Sacristain, Saint-Germain Bistro, Bar l'Hexagone, Café Bar Zénob, L'Embuscade Café Galerie, La p'tite Brûlerie, Nys Pâtissier, Olive & Papaye, Pompon Laine Café, Suite Soixante Galerie Bar.

1 Au moment où ce programme est entré sous presse, ce poète était en attente de visa. Il est possible qu'il ne l'ait pas obtenu. Veuillez consulter le site fiptr.com pour obtenir l'information à jour ainsi que l'horaire détaillé du festival.

GRANDE SOIRÉE QUÉBECOR DE LA POÉSIE

Samedi 10 octobre 20 h
25 poètes sur scène à la Maison de la culture
Billet : 19 \$ taxes incluses
Billetterie de la salle J.-A. Thompson



FIPTR.COM